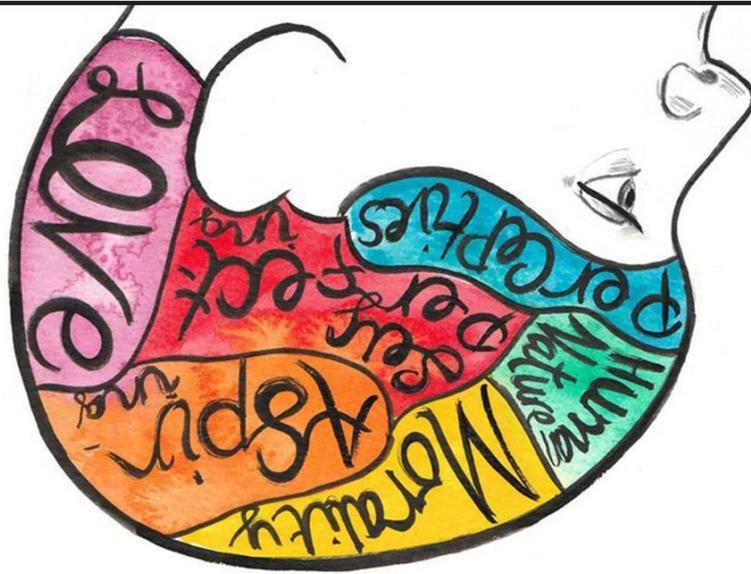
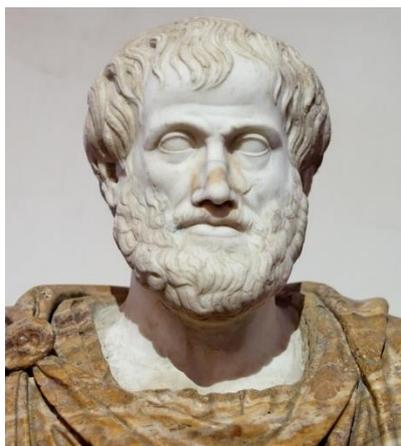


SCHOPENHAUER ARISTOTELES MILL

ETHIQUE





Aristote (384-322 av. J.-C.)

- Aristote est né en 384 av. J. –C. à Stagire au nord de la Grèce
- En 367 il devient un des disciples de Platon
- Après la mort de Platon en 347, il quitte Athènes et fonde une école à Axos
- En 342 il s'occupe de l'éducation du fils du roi Philippe de Macédoine, plus tard connu sous le nom d'Alexandre le Grand
- En 335 il s'installe à nouveau à Athènes où il fonde une école appelée *Lykeion*
- En 323 il doit fuir Athènes pour des raisons politiques
- Il meurt à Chalcis (Eubée) en 322

Matière à traiter obligatoirement :	
Le but :	
• Comment saisir le sens ultime de la vie et vivre heureux.	
La démarche philosophique :	• <i>psyché</i> et <i>ergon</i>
• Le principe <u>téléologique</u> de l'action humaine	• L'homme, être capable de <u>vertus théoriques et pratiques</u>
• La tendance vers le bien	• <i>Une hirondelle ne fait pas le printemps</i>
• La <u>recherche du bonheur</u> , l'eudémonisme	
• L'homme, être de raison, partie intégrante du <i>bios</i> (végétal, animal, humain)	

1. L'Éthique à Nicomaque

Il a écrit entre 150 et 200 oeuvres dont seulement une trentaine a pu être conservée jusqu'à aujourd'hui. Il y aborde des sujets très divers : logique météorologie politique rhétorique physique classification des animaux métaphysique

L'Éthique à Nicomaque est un ouvrage principale d'Aristote qui traite de l'éthique. Cet ouvrage se comprend comme un **traité pratique** qui doit guider l'homme vers le bonheur et une **vie vertueuse**. Chez Aristote l'éthique est une science pratique ayant pour objet **l'action de l'homme** en tant qu'être raisonnable et vertueux. Nicomaque est le nom du fils et du père d'Aristote. C'est pourquoi, on peut penser que l'œuvre peut être aussi bien dédiée à son fils qu'à son père.

2. L'éthique téléologique d'Aristote

Dans son ouvrage Aristote développe une éthique téléologique qui met l'accent sur les buts et les finalités des actes humaines.

La téléologie (du grec « télos », la fin ou le but) est une **doctrine privilégiant l'intervention de causes finales pour expliquer les phénomènes naturels et l'action humaine**. Elle désigne donc le discours philosophique sur la finalité des choses et des êtres, ce qui fait de la téléologie **l'étude de la finalité**. Elle défend l'idée que chaque événement (p. ex. : phénomène naturel, cours de l'histoire, action humaine) n'est pas aléatoire mais a une certaine finalité comme but.

3. La fin suprême de la pratique humaine

Le bonheur est le Souverain Bien

I. Le bien, en effet, nous apparaît comme une chose dans telle action ou tel art, et comme une autre chose dans telle autre action ou tel autre art : il est autre en médecine qu'il n'est en stratégie et ainsi de suite pour le reste des arts. Quel est donc le bien dans chacun de ces cas ? N'est-ce pas la fin en vue de quoi tout le reste est effectué ? C'est en médecine la santé, en stratégie la victoire, dans l'art de bâtir une maison, dans un autre art c'est une autre chose, mais dans toute action, dans tout choix, le bien c'est la fin, car c'est en vue de cette fin qu'on accomplit toujours le reste. [...]

II. Puisque les fins sont manifestement multiples, et que nous choisissons certaines d'entre elles en vue d'autres choses, il est clair que ce ne sont pas là des fins parfaites, alors que le Souverain Bien est, de toute évidence, quelque chose de parfait. Il en résulte que s'il y a une seule chose qui soit une fin parfaite, elle sera le bien que nous cherchons. Or, ce qui est digne d'être poursuivi par soi, nous le nommons plus parfait que ce qui est poursuivi pour une autre chose, et ce qui n'est jamais désirable en vue d'une autre chose, nous le déclarons plus parfait que les choses qui sont désirables à la fois par elles-mêmes et pour cette autre chose, et nous appelons parfait au sens absolu ce qui est toujours désirable en soi-même et ne l'est jamais en vue d'une autre chose.

III. Or le bonheur semble être au suprême degré une fin de ce genre, car nous le choisissons toujours pour lui-même et jamais en vue d'une autre chose : au contraire, l'honneur, le plaisir, l'intelligence ou toute vertu quelconque, sont des biens que nous choisissons assurément pour eux-mêmes, mais nous les choisissons aussi en vue du bonheur, car c'est par leur intermédiaire que nous pensons devenir heureux. [...]

IV. En ce qui concerne le fait de se suffire à soi-même, voici quelle est notre proposition : c'est ce qui, pris à part de tout le reste, rend la vie désirable et n'ayant besoin de rien d'autre. Or tel est, à notre sentiment, le caractère du bonheur. [...] Nous ajouterons que le bonheur est aussi la chose la plus désirable de toutes, tout en ne figurant pas cependant au nombre des biens, puisque s'il en faisait partie il est clair qu'il serait encore plus désirable par l'addition fût-ce du plus infime des biens. [...]

On voit donc que le bonheur est quelque chose de parfait et qui se suffit à soi-même, et il est la fin de nos actions.

- Aristote : Éthique à Nicomaque, 1097a-1097b, Traduction par J. Tricot, 1987

3.1. Complétez et reconstruisez l'argumentation du texte :

Paragraphe I. : Les biens intermédiaires

1. On observe qu'il existe des biens multiples.
2. Un bien est _____.
3. Ces biens multiples ne sont pas parfaits, car _____.

Paragraphe II. : Le Souverain Bien

4. Existe-t-il donc un Souverain Bien ?
5. Un Souverain Bien est un bien _____.
6. Un bien parfait est une fin ultime que _____.

Paragraphe III. : Le Bonheur

7. _____ est le Souverain Bien car nous le poursuivons toujours pour lui-même.
8. La fin ultime de tous nos actes est donc de devenir heureux.

Paragraphe IV. : Les caractéristiques du bonheur

9. Ce qui suffit à soi-même _____ et n'a besoin de rien d'autre.
10. On peut voir que _____ est autosuffisant.
11. Aussi on ne peut pas ajouter d'autres biens au bonheur, car le bonheur est _____.
12. Le bonheur est donc parfait, se suffit à soi-même et il est la fin ultime de tous nos actes.

4. La fin est le bonheur (le Souverain Bien)

Pour Aristote, l'éthique est un champ de la science pratique, qui requiert des exemples et analyses concrets afin de pouvoir juger si une action peut être considérée comme bonne. Il faut donc « comprendre en chaque occasion quelles sont les actions les plus conformes à la raison ». La morale d'Aristote est dans ce sens **eudémoniste**¹ (gr. : eudaimonia = état d'âme d'une personne étant animé par un bon démon/esprit), c.à.d. qu'elle est à la recherche du bonheur comme fin de toute action.

Aristote remarque qu'il existe une **multiplicité d'actions humaines**, qui ont aussi des **fins multiples**. Donc dans toutes les activités humaines, le bien est « la fin, car c'est en vue de cette fin qu'on accomplit toujours le reste. » En effet, la nature du bien diffère d'un art (all.: Kunstfertigkeit) à l'autre.

Exemples: la santé en médecine, la victoire en stratégie, la maison dans l'art de bâtir, la richesse en économie.

Il est d'avis qu'il y a « quelque chose qui soit la fin de tous nos actes et se met donc à la recherche d'un tel bien, c.à.d. du **Bien Suprême ou du Souverain Bien**. Pour Aristote le **bonheur est la fin ultime de toute action humaine**. Le bonheur est un sentiment de bien-être. Il représente un **état durable de satisfaction contrairement au plaisir qui est momentané et fugitif**.

Pour y arriver, il établit une sorte **d'hierarchie** entre les différentes fins fondées sur l'expérience commune. Il distingue entre :

- a. **Les fins comme purs moyen ou instrumentales** sont toujours poursuivies en vue d'autres fins. Ce sont des fins extérieures parce qu'elles tendent vers quelque chose hors d'elles.
⇒ Exemple : Un joueur de flûte a comme but de faire de la musique. La médecine sert à regagner ou maintenir la santé.
- b. **Les fins mixtes ou supérieures** sont poursuivies en vue d'autres fins, mais aussi pour elles-mêmes. Ce sont des fins intérieures (=choisies pour elles-mêmes) et extérieures (voir explication plus haut).
⇒ Exemple : L'honneur ne nous apporte pas forcément de la gloire, mais nous essayons quand même d'agir de façon honorable. Donc on choisit l'honneur pour lui-même. En même temps, nous pensons que l'honneur nous rend plus heureux, donc on le poursuit aussi pour quelque chose d'autre.
- c. **La fin parfaite** est seulement poursuivie pour elle-même et ne jamais en vue d'autres choses.

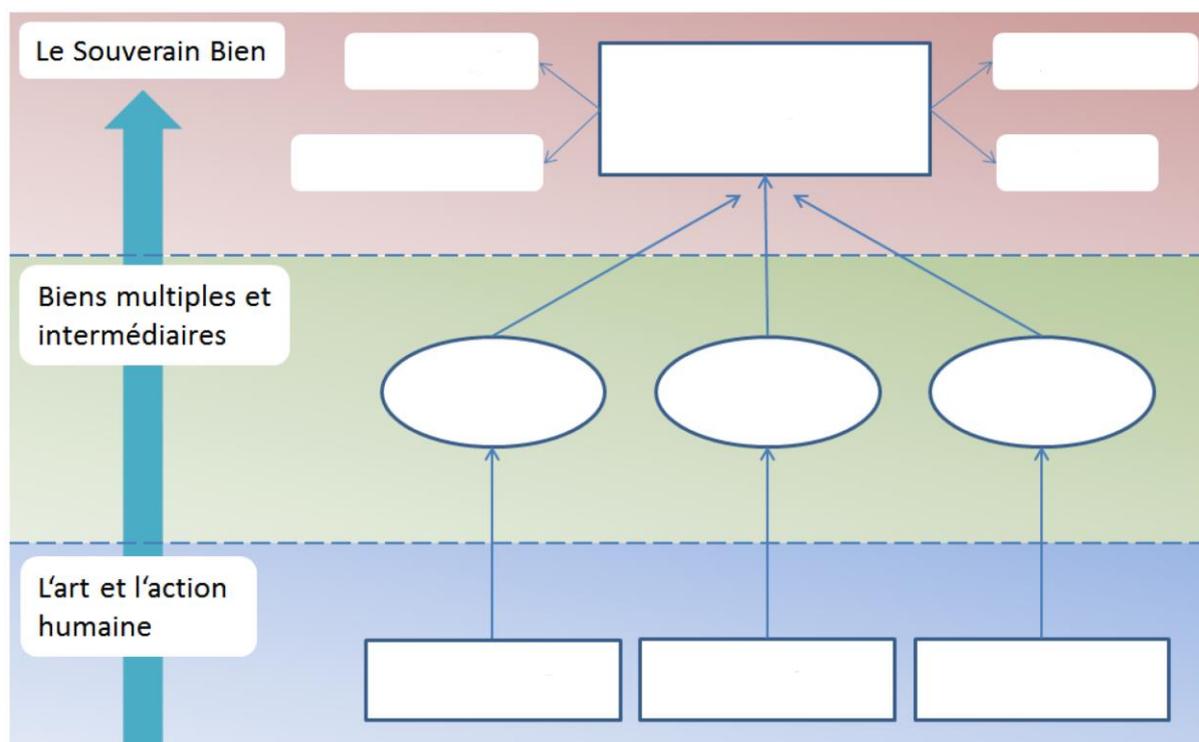
¹ L'eudémonie (fr.: bonheur, all.: Glückseligkeit) conduit à l'ataraxie, c.à.d. la tranquillité de l'âme.

4.1. Définition du Souverain Bien

Aristote définit le Souverain Bien de la manière suivante :

- ↳ il est le plus désirable
- ↳ il est un état durable
- ↳ il est autosuffisant
- ↳ il est la fin ultime

Donc, le Bien Suprême doit être le bonheur, car il est **le seul bien qui peut satisfaire les critères d'une fin parfaite**. Les fins comme purs moyen et les fins mixtes sont des fins intermédiaires, tandis que la fin parfaite est la fin ultime, c.à.d. il n'y a plus rien en dessus d'elle qu'on peut acquérir. Chaque homme tend vers le bonheur, qui est le bien suprême. Le bonheur ne peut qu'être atteint **en vivant une vie vertueuse**. « C'est par leur caractère que les hommes sont ce qu'ils sont, mais c'est par leurs actions qu'ils sont heureux, ou le contraire » (Aristote-Poétique). En identifiant le Souverain Bien avec le bonheur, Aristote reprend à son compte l'opinion commune selon laquelle « *le bonheur (eudaimonia), c'est ce que tous les hommes désirent* ». Le bonheur sera donc une fin immanente à l'action humaine : il ne consistera pas dans la production d'une œuvre (création extérieure), mais dans l'exercice même de la *praxis, action* (p.ex. : action de penser, réfléchir). D'autre part, comme cette fin doit être parfaite, le bonheur consistera dans une activité parfaite. Selon Aristote, cette activité doit nécessairement être une activité **menée par la raison**.



5. Détermination du Bonheur à partir de la fonction proprement humaine

- 1 Serait-il possible qu'un charpentier ou un cordonnier aient **une fonction** et une activité à exercer, **mais que l'homme n'en ait aucune** et que la nature l'ait dispensé de toute œuvre à accomplir ? [...]
- 5 **Mais Alors en quoi peut-elle consister ?** Le simple fait de vivre est, de toute évidence, une chose que l'homme partage en commun avec les végétaux ; or ce que nous recherchons, c'est ce qui est propre à l'homme. **Nous devons donc laisser de côté la vie de nutrition et la vie de croissance. Viendrait**
- 10 **ensuite la vie sensitive, mais celle-là encore apparaît commune avec le cheval, le bœuf et tous les animaux.** Reste donc une certaine vie pratique de la partie rationnelle de l'âme, partie qui peut être envisagée, d'une part, au sens où elle **est soumise à la raison, et, d'autre part, au sens où elle**
- 15 **possède la raison et l'exercice de la pensée.** [...]
- Dans ces conditions, c'est donc que **le bien pour l'homme consiste dans une activité de l'âme en accord avec la vertu,** et, au cas de pluralité de vertus, en accord avec la plus excellente et la plus parfaite d'entre elles. Mais il faut
- 20 ajouter : « et cela dans une vie accomplie jusqu'à son terme », **car une hirondelle ne fait pas le printemps**, ni non plus un seul jour. Et ainsi la félicité et le bonheur ne sont pas davantage l'œuvre d'une seule journée, ni d'un bref espace de temps.

← Selon Aristote, tout être a une tâche à accomplir (gr. : ergon). P.ex. : La fonction du charpentier est de bien faire son métier, la fonction de l'œil est de bien voir les choses, etc...

← Aristote se demande si l'homme a aussi une fonction spéciale, une tâche proprement humaine à accomplir.

← L'homme partage la vie végétative et la vie sensitive avec les plantes et les animaux.

← La raison est unique à l'homme et représente donc la fonction spéciale de l'homme.

← Le bonheur consiste dans l'exercice de cette fonction spéciale ce qui est l'activité de la raison en accord avec les vertus.

← La vertu ne se prouve pas dans l'acte exceptionnel. Elle révèle sa perfection dans l'activité permanente. Cette réussite n'est pas l'affaire d'un jour, mais le résultat de l'habitude.

- Aristote : *Éthique à Nicomaque*

5.1. La fonction spéciale à l'homme / proprement humaine

Aristote veut déterminer « la nature du bonheur » en déterminant la fonction spéciale (**gr. : ergon**) de l'homme. Il est d'avis que si chaque métier a sa propre fonction (p.ex. le joueur de flûte), alors l'homme lui-même doit aussi avoir une fonction spéciale. La **fonction propre** d'un être, c'est l'opération pour laquelle il est fait. En fait, **c'est l'activité qui définit sa véritable nature**.

➤ Mais en quoi consiste cette fonction spéciale à l'homme ?

Aristote procède par analogie. Il est évident que les artistes et artisans ont une fonction à exercer. La même remarque s'applique aux organes du corps qui ont une fonction à accomplir. De même l'homme, en tant que tel, a une fonction spéciale à réaliser.

➤ Pour répondre à cette question, Aristote distingue entre trois types de vies :

Vie végétative	Croissance, reproduction, nutrition	Plantes, animaux, hommes
Vie sensitive	Sensations et émotions	Animaux, hommes
Vie intellectuelle	Raison	Hommes exclusivement

1. Les plantes mènent une vie de nutrition et de croissance. Ils ont donc besoin de la nourriture (c.à.d. de l'eau) pour survivre et pour grandir.
2. Les animaux mènent aussi une vie de nutrition et de croissance, mais en plus une vie sensitive. Ils sont donc capable d'avoir des sensations (all.: Empfindungen).
3. Les hommes mènent à côté d'une vie de nutrition et de croissance et d'une vie sensitive, encore une vie pratique « en accord avec la vertu » et la raison.

L'essence (la fonction propre) de l'homme ne peut pas consister dans les fonctions qu'il partage avec les végétaux ou les animaux. **Seule la raison, l'âme raisonnable ou la partie rationnelle de l'âme (gr. : psychê), n'appartient qu'à l'homme**. Dans la définition d'Aristote, l'homme est un **animal raisonnable**. C'est donc par la raison que l'homme est pleinement homme.

La fonction spéciale, propre à l'homme, est donc **la vie pratique de la partie rationnelle de l'âme**. C'est une fonction, que ni les plantes, ni les animaux ne peuvent accomplir. **Le bonheur réside dans l'activité de la raison**, donc seulement cette activité peut apporter le bonheur à l'homme. Pour Aristote l'âme de l'homme se compose de deux parties. D'un côté elle comporte **la raison** et d'un autre côté **le désir**. Il est important que **la raison domine le désir** pour que la « praxis », c.à.d. la conduite de la vie, ne soit pas dérégulée. En plus il ne suffit pas de seulement posséder la raison, mais il faut aussi s'en servir (dans la vie pratique) pour atteindre le bonheur.

De plus, pour que l'homme soit pleinement heureux, **il faut qu'il exerce bien sa fonction**. Or, il l'accomplira bien, **s'il l'exerce en accord avec la vertu**. Dans le sens ordinaire, la vertu est une disposition réfléchie et volontaire qui porte à faire le bien et à éviter le mal. Plus précisément, pour Aristote, l'agir et le raisonnement vertueux sont une fonction propre de l'homme. Une vie bonne est non seulement une vie conforme à la vertu mais également heureuse.

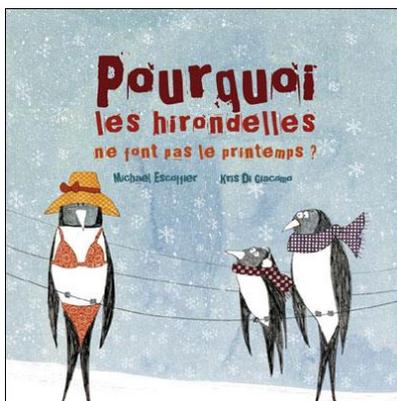
Selon Aristote, il existe deux sortes de vertus :

- a. Les vertus intellectuelles sont des vertus qui incitent à chercher des vérités et ont leur siège dans la raison. Ils **dépendent de l'enseignement, de l'expérience et du temps**. Elle comporte la **sagesse pratique**, c.à.d. qu'on est capable de distinguer entre plusieurs choix et de réfléchir sur le Souverain Bien, le bonheur. Cette **vertu intellectuelle mène l'homme à l'action rationnelle** et vertueuse ainsi qu'à **la pure contemplation intellectuelle de la vertu**.

- b. Les vertus morales sont des vertus qui incitent à agir. Ils sont **le produit de l'habitude** et s'expriment à **travers l'action**. Par exemple c'est en pratiquant les actions justes qu'on devient juste et en faisant des actions courageuses qu'on devient courageux. Elle est définie comme le juste milieu (gr. : mesotes) entre deux extrêmes condamnables. La règle de la raison me dicte donc de réaliser le juste équilibre entre deux extrêmes.

défaut	médiété	excès
hostilité		flatterie
témérité		lâcheté
gaspillage		avarice

5.2. Le bien pour l'homme

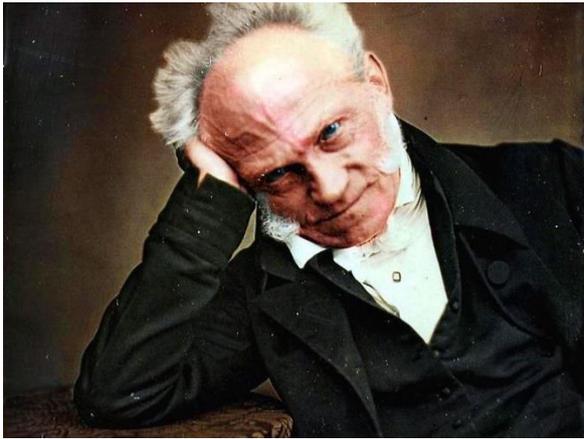


En résumé on peut affirmer que le bien pour l'homme consiste dans le fait de vivre une vie vertueuse.

« **Car une hirondelle ne fait pas le printemps, ni non plus un seul jour** », c.à.d. que le printemps ne commence pas dès le moment où on voit une seule hirondelle. Il faut qu'il y en ait plusieurs et il faut en plus attendre un certain temps pour que le printemps commence vraiment.

Il ne suffit donc pas d'être vertueux pendant un court moment de sa vie. Il faut qu'on le soit durant toute la vie, même jusqu'à la fin de sa vie. Car on ne peut pas atteindre le bonheur en un seul jour, mais il en faut beaucoup de temps, peut-être même toute une vie pour l'atteindre.

Schopenhauer: Die Mitleidsethik



Arthur Schopenhauer (1788 - 1860)

- Geboren am 22. Februar 1788 in Danzig (Polen)
- 1793 siedelte die Familie nach Hamburg um
- Ab 1811 studierte er Philosophie in Berlin
- Ab 1831 arbeitete er als Privatlehrer in Frankfurt
- Während seines Lebens durchreiste er ganz Europa (Deutschland, Niederlande, England, Belgien, Frankreich, Schweiz, Österreich, Italien)
- Er starb am 21. September 1860 in Frankfurt

Matière à traiter obligatoirement

Le but :

- Eine empirische Mitleidsethik

La démarche philosophique :

- 3 Grundtriebfedern allen menschlichen Handelns
- Mitleid als Mysterium der Ethik
- Mitleidsfähigkeit als notwendige Bedingung zur *Humanitas*

1. Einleitung

Schopenhauer sieht den Zweck der Ethik darin, die Handlungen der Menschen zu analysieren und zu erklären. Seiner Ansicht nach, kann das Fundament der Ethik nur auf empirischem Weg gefunden werden. Schopenhauer will mit seiner Untersuchung herausfinden, ob es Handlungen mit „echtem moralischem Wert“ gibt, wie zum Beispiel freiwillige Gerechtigkeit, reine Menschenliebe oder wirklicher Edelmut. Er geht davon aus, dass es sogenannte Triebfedern gibt, die den Menschen zu Handlungen jeglicher Art antreiben. Unter diesen Triebfedern will er auch die moralische Triebfeder ausfindig machen.

2. Die Grundtriebfedern des Handelns überhaupt

Schopenhauer zufolge muss jede menschliche Handlung auf eine der folgenden drei Grundtriebfedern zurückzuführen sein:

- **Dem Egoismus**, der sich nur nach dem eigenen Wohlergehen richtet
- **Der Bosheit**, die auf das Leiden anderer aus ist
- **Das Mitleid**, welches sich nach dem Wohlergehen anderer richtet

Es können aber auch zwei dieser Triebfedern zusammenwirken. Wenn z. B. eine Tänzerin unbedingt die Hauptrolle in einer Aufführung ergattern will, und bereit ist deswegen einer Konkurrentin zu schaden, dann ist ihre Handlung zum einen egoistisch, aber auch böse, weil sie jemandem schadet.

Schopenhauer ist sich sicher, dass es Handlungen von moralischem Wert gibt, jedoch können sie nicht aus den ersten beiden Triebfedern entspringen. **Egoistisch motivierte Handlungen sind entweder verwerflich** (s. Bsp. mit der Tänzerin) oder **moralisch irrelevant**.

- ↳ Wenn ich sehr viel für eine Prüfung lerne um eine gute Note zu bekommen, ist dies eine Handlung aus Egoismus, die aber weder jemand anderem schadet, noch jemand anderem nützt. Deswegen ist sie irrelevant in Bezug auf eine moralische Untersuchung.

Handlungen, die aus **Bosheit oder Übelwollen** geschehen, sind moralisch **immer verwerflich**. Deswegen ist das **Mitleid die einzige Triebfeder aus der moralisch wertvolle Handlungen entspringen** können.

3. Das Mitleid als einzige moralische Triebfeder

Es gibt überhaupt nur drei Grund-Triebfedern der menschlichen Handlungen:

- ↳ Egoismus; der das eigene Wohl will
- ↳ Bosheit; die das fremde Wehe will
- ↳ Mitleid; welches das fremde Wohl will

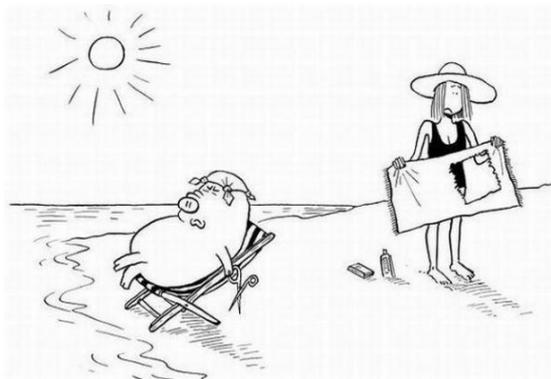
5 Da wir nun Handlungen von moralischem Wert als faktisch gegeben angenommen haben; so müssen auch sie aus einer dieser Grund-Triebfedern hervorgehen. Sie können aber [...] nicht aus der ersten Triebfeder entspringen; noch weniger aus der zweiten; da alle aus diesen hervorgehenden Handlungen moralisch verwerflich sind [...].

10 Nur einen einzigen Fall gibt es, in welchem dies nicht statt hat: **nämlich wenn der letzte Beweggrund zu einer Handlg oder Unterlassung geradezu und ausschließlich im Wohl und Wehe irgendeines anderen liegt** [...] und durchaus nichts bezweckt, als dass jener andere unverletzt bleibe oder gar Hilfe, Beistand und Erleichterung erhalte. Dieser Zweck allein drückt einer Handlung oder Unterlassung den Stempel des moralischen Wertes auf. [...] Sobald dies nämlich nicht der Fall ist, so kann das Wohl und Wehe nur das des Handelnden selbst sein: dann aber sind die Handlung oder Unterlassung egoistisch, mithin ohne moralischen Wert.

15 Wenn nun aber meine Handlung ganz allein des anderen wegen geschehen soll; **so muss sein Wohl und Wehe unmittelbar mein Motiv sein**: so wie bei allen anderen Handlungen das meinige es ist. Dies bringt unser Problem auf einen engeren Ausdruck, nämlich diesen: wie ist es irgend möglich, dass das Wohl und Wehe eines anderen, unmittelbar, d.h. ganz so wie sonst nur mein eigenes, meinen Willen bewege, also direkt mein Motiv werde, und sogar es bisweilen in dem Grade werde, dass ich demselben mein eigenes Wohl und Wehe, diese sonst alleinige Quelle meiner Motive, mehr oder weniger nachsetze? – Offenbar nur dadurch, dass ich ganz unmittelbar sein Wohl will und sein Wehe nicht will, so unmittelbar, wie sonst nur das meinige. Dies aber setzt notwendig voraus, **dass ich bei seinem Wehe als solchem geradezu mitleide, sein Wehe fühle, wie sonst nur meines, und deshalb sein Wohl unmittelbar will, wie sonst nur meines**.

- Arthur Schopenhauer: Über die Grundlage der Moral, 1840

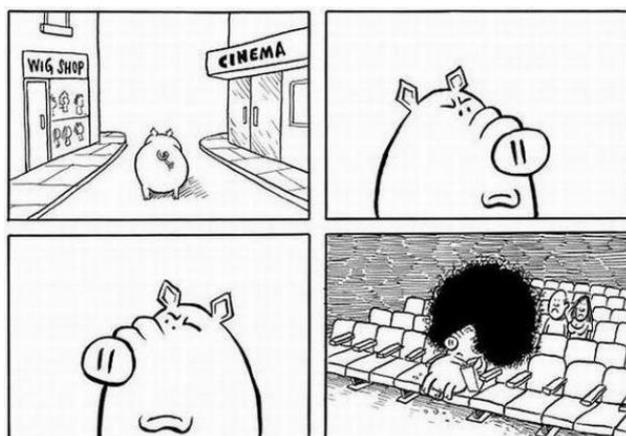
4. Die beiden antimoralischen Triebfedern



Der Egoismus

Diese Triebfeder, die sich bei Menschen und Tieren wiederfindet, besteht im Drang zum „Dasein und im Wohlsein“. Laut Schopenhauer ist der Egoismus die Haupttriebfeder des Menschen, da fast alle Handlungen auf ihn zurückzuführen sind. Sowohl Menschen, wie auch Tiere, werden durch den Willen zum Leben angetrieben. Der menschliche Egoismus ist laut Schopenhauer **grenzenlos**, denn Menschen wollen unbedingt **ihr Dasein erhalten, Schmerzen vermeiden und auf nichts verzichten müssen**. Jeder macht sich selbst **zum Mittelpunkt der Welt** und alles was sich seinem Egoismus entgegenstellt, erregt „Unwillen, Zorn, Hass“. Demnach richtet sich der Egoismus nach dem Wahlspruch: *„Alles für mich, nichts für die anderen!“*. Wenn also ein Sportler hart trainiert um ein Wettrennen zu gewinnen und keinem anderen den Sieg gönnt, dann handelt er aus Egoismus.

Innerhalb des Egoismus gibt es **Abstufungen**. Wenn jemand bereit ist, **jemand anderem zu schaden um an sein eigenes Ziel zu gelangen**, dann wird der angerichtete Schaden sozusagen **Mittel zum Zweck**. Diese äußerste Form des Egoismus richtet sich nach der Maxime: „Hilf niemandem, vielmehr verletze alle, wenn es dir gerade nützt!“ Wenn ein Sportler einem anderen Sportler während des Rennens ein Bein stellt, um dessen Sieg zu verhindern und selbst als erster durchs Ziel zu laufen, dann handelt er nach dieser äußersten Form des Egoismus.



Das Übelwollen

Durch **Klugheit und Höflichkeit** können die Menschen die **Bosheit**, die sie gegeneinander hegen, **verdecken**. Jedoch kommt sie unter anderem bei der üblen Nachrede oder bei Zornausbrüchen zum Vorschein. Meistens entsteht das Übelwollen durch das **Zusammenprallen von Egoisten**. Zudem wird die Bosheit oft durch die **Schwächen und Laster** anderer ausgelöst (Bsp.: Mobbing). Auch der **Neid** erregt Übelwollen, weil man **unzufrieden** ist, über das Glück eines anderen. Der Neid ist laut Schopenhauer menschlich, denn kein Mensch ist ganz frei davon. Neben dem Neid, ist auch die **Schadenfreude**, welche Schopenhauer als teuflisch bezeichnet, ein Zeichen für Bosheit. Jedoch sind

Neid und Schadenfreude an sich nur theoretisch, da sie vor allem in Gedanken stattfinden. Treiben sie jedoch zu einer aktiven Handlung an, wie z. B. das Auslachen eines anderen, dem ein Missgeschick passiert ist, dann werden sie zu Bosheit und Grausamkeit. Für jemanden der aus Bosheit heraus handelt, sind die Leiden anderer **nicht** Mittel zum Zweck (wie beim Egoismus), sondern sie sind der **Zweck an sich**. Mit der Maxime „*Verletze alle, so sehr du kannst*“ wird deutlich, dass das Leiden anderer, das Ziel der Bosheit ist.

5. Das Kriterium moralischen Handelns



Schopenhauer zweifelt nicht an der Existenz von Handlungen mit echtem moralischem Wert, denn jeder kennt aus der eigenen Erfahrung solche Handlungen. „Die Abwesenheit aller egoistischen Motivation ist also das Kriterium einer Handlung von moralischem Wert“. Moralisch wertvoll sind bloß **altruistische Handlungen**, d. h. Handlungen die einzig und allein das Wohl anderer bezwecken. Wenn ich also Gutes tue, **so darf ich in keiner Weise mein eigenes Wohl im Auge haben**. Nicht die gute Tat selbst, sondern dass sie aus **der guten Gesinnung entspringt**, macht ihren Wert aus. Entspringt eine Handlung ausschließlich einem eigennützigem Motiv (z. B. wenn ich jemandem nur helfe, damit ich anschließend besser in der Gesellschaft angesehen bin, nicht aber, weil sein Leid mich wirklich berührt), so wird der moralische Wert derselben ganz aufgehoben. Wirken eigennützige Motive neben uneigennützigen (z. B. Ich helfe jemandem, weil er mir Leid tut, rufe aber gleichzeitig die Presse an, damit sie über meine Heldentat berichten), so wird der moralische Wert der Handlung geschmälert.

6. Die einzige moralische Triebfeder: das Mitleid



Ob eine Handlung moralisch ist oder nicht, kann immer nur **in Bezug auf jemand anderen untersucht werden**. Damit eine Handlung vom Mitleid angetrieben wird, **muss das Leid oder das Wohlergehen des anderen unmittelbar zum Motiv meiner Handlung werden**. Demnach können nur Handlungen die aus Mitleid begangen werden von moralischem Wert sein.

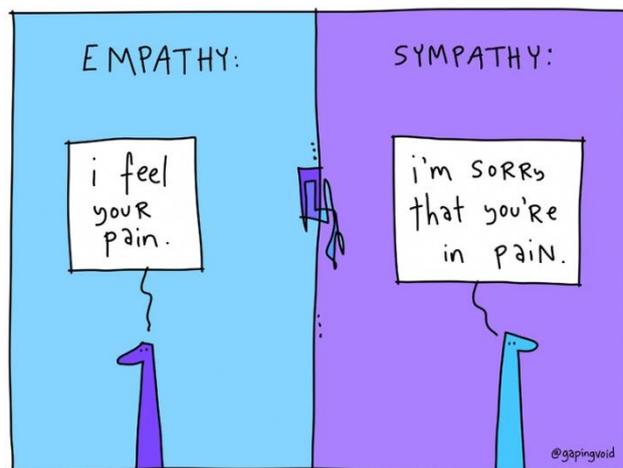
Daraus ergibt sich für Schopenhauer die Frage, wie es überhaupt möglich ist, dass das Wohl und das Wehe eines Anderen mich unmittelbar bewegt, wie sonst nur mein eigenes Wohl meinen Willen bewegt?

Der Andere muss **letzter Zweck meines Willens** werden, d.h. ich muss das Wohl und Wehe des Anderen fühlen, ich muss mit ihm leiden. Somit kommt es zu einer **Identifikation** mit dem Anderen, weil ich sein Leid vermeiden will oder sein Wohl will, wie sonst nur mein eigenes. Damit eine Handlung vom Mitleid angetrieben werden kann, muss der Egoismus mindestens zum Teil aufgehoben sein. Diese Identifikation ist möglich, weil **jeder auch eigene Erfahrungen in Bezug auf das Leid** gemacht hat, die er nun nutzen kann um sich in die Situation des Anderen hineinversetzen zu können.

Dieser ganze Vorgang bleibt für Schopenhauer „das große Mysterium der Ethik“. Handlungen von moralischem Wert können beobachtet werden, dennoch kann Schopenhauer es sich nicht erklären, wie es möglich ist den Egoismus zum Teil zu überwinden und in Bezug auf das Wohl und Wehe des Anderen moralisch zu handeln. Mitleid ist die unmittelbare Teilnahme am Leiden des anderen. Im Mitleiden löst sich die Grenze der Persönlichkeit auf. Das Mitleid liegt in der Natur des Menschen selbst (s. S. 6 des Kommentars).

7. Mitleid ist nicht Mitgefühl

„Dies aber setzt notwendig voraus, dass ich bei seinem Wehe als solchem geradezu mitleide, sein Wehe fühle, wie sonst nur meines, und deshalb sein Wohl unmittelbar will, wie sonst nur meines.“



In diesem Textabschnitt wird deutlich, dass der Begriff Mitleid im Sinne der Ethik von Arthur Schopenhauer nicht, wie es heute weithin üblich ist, durch das Wort Mitgefühl ersetzt werden darf, denn **Mitgefühl kann sich nicht nur als Mitleid, sondern z. B. auch als Mitfreude äußern**. Mitleid bezieht sich eindeutiger als Mitgefühl auf das Leid, dem Menschen, Tiere und wahrscheinlich auch

Pflanzen unterworfen sind. So spricht man im Zusammenhang mit Schopenhauers Ethik von Mitleidsethik und nicht von Mitgefühlsethik.

Mitleid bedeutet im Sinne der **Empathie**, die unmittelbare Anteilnahme am Schmerz des anderen, während **Mitgefühl** im Sinne der **Sympathie** eine gefühlsbezogene Kenntnisnahme des **Leidens oder der Freude** bezeichnet.

8. Die beiden Kardinaltugenden



Als Kardinaltugenden betrachtet man gewöhnlich **Grundtugenden** aus denen alle anderen Tugenden hervorgehen. In der Antike unterschied man zwischen den vier Kardinaltugenden *Weisheit/Klugheit, Gerechtigkeit, Tapferkeit und Mäßigung*. Dies sind sogenannte weltliche Tugenden. Im Mittelalter kamen dem noch drei weitere Grundtugenden hinzu: der Glaube, die Liebe und die Hoffnung. Dies sind die sogenannten christlichen Tugenden.

Schopenhauer nennt zwei Kardinaltugenden: **die Gerechtigkeit und die Menschenliebe**, aus denen “alle übrigen [Tugenden] praktisch hervorgehen und [sich] theoretisch ableiten lassen”. Beide gehen aus dem natürlichen Mitleid hervor und stellen sich dem Kampf gegen die beiden antimoralischen Triebfedern Egoismus und Bosheit.

8.1. Die Gerechtigkeit

Sie stellt den **ersten Grad des Mitleids** dar und wirkt dem Egoismus entgegen, in dem sie einen davon **abhält jemand anderem Leid zu zufügen**. Aus diesem Grund wird sie negativ bestimmt. Das Mitleid, also die Fähigkeit das Leid eines anderen mitzuempfinden, hält mich davon ab, einem anderen zu schaden. Man **verzichtet also auf eine ungerechte Handlung**. Die Gerechtigkeit bezieht sich auf das Wohlergehen des Anderen, denn ihm soll weder körperliches noch seelisches Leid zustoßen. Die Maxime der Gerechtigkeit lautet demnach: „*Verletze niemanden!*“. Zudem bildet die Gerechtigkeit die Voraussetzung für Menschenliebe.

Schopenhauer nennt einige Beispiele für Gerechtigkeit:

- ➔ Sie hält einen davon ab das Eigentum oder die Person des Anderen anzugreifen.
- ➔ Sie hält einen davon ab jemand anderen zu beleidigen, ängstigen oder verleumden.
- ➔ Sie hält einen davon ab seine Lüste auf Kosten von Frauen oder Kindern zu befriedigen.

8.2. Die Menschenliebe



Die Tugend der Gerechtigkeit wurde schon von den Philosophen des Altertums als Kardinaltugend anerkannt (Sokrates, Platon, Aristoteles). Dagegen erkennt Schopenhauer als größten Verdienst des Christentums an, die Menschenliebe (lat. caritas) als Tugend hervorgehoben zu haben. Erst die christliche Ethik forderte die **allgemeine Nächstenliebe, die sich auch auf die Feinde erstrecken soll**.

Sie stellt den **zweiten Grad des Mitleids** dar und wirkt der Bosheit entgegen. Sie wird positiv bestimmt, weil sie mich nicht nur davon abhält einem anderen zu schaden, sondern mich **dazu antreibt jemandem zu helfen**. Aus dem Mitleid fließen alle Handlungen reiner Menschenliebe: das Mitleid kann mich dazu bewegen, alle meine Kräfte dafür einzusetzen, die Not anderer zu lindern, ja, mein Eigentum, meine Gesundheit, Freiheit, sogar mein Leben für das Wohl anderer zu opfern. Sie richtet sich nach der Maxime: *„Hilf allen, soviel du kannst!“*. Nur Handlungen, deren alleinige Quelle das Mitleid ist und die frei von allen egoistischen Motiven sind, haben moralischen Wert. Eine solche Handlung erweckt *„innere Zufriedenheit [...], welche man das gute, befriedigte, lobende Gewissen nennt“*.

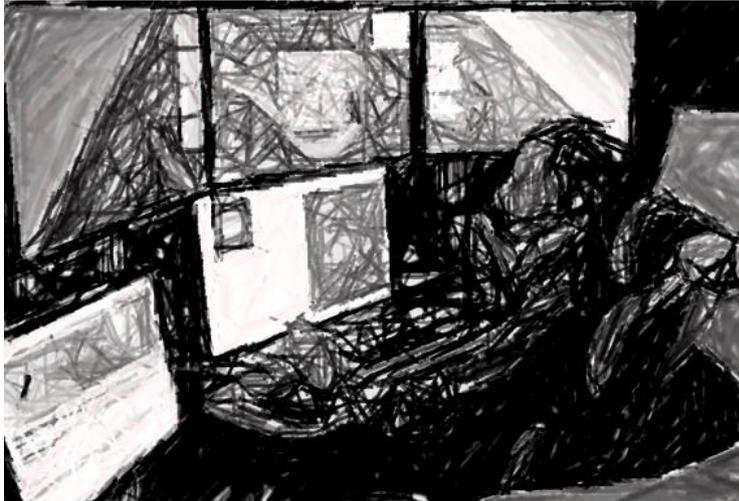
Schopenhauer nennt als Beispiel für eine Handlung aus Menschenliebe² eine wohlthätige Handlung, wie die Vergabe von Almosen. **Steckt jedoch irgendein anderes Motiv dahinter, als die reine Menschenliebe, so kann dies wiederum nur der Egoismus sein** (z. B. Anerkennung von der Gesellschaft dafür zu erwarten, dass man jemandem geholfen hat).

Am Ende des siebten Textes geht Schopenhauer noch einmal auf den Aspekt des natürlichen Mitleids ein. Seiner Meinung nach beruht das Mitleid nicht auf „Voraussetzungen, Begriffen, Religionen, Dogmen, Mythen, Erziehung und Bildung“, sondern „liegt in der menschlichen Natur“. Demnach ist das Mitleid auch keine Triebfeder, die nur in bestimmten Ländern oder Zeiten zu finden ist, denn sie **wohnt der menschlichen Natur inne**. Jemand der nicht fähig ist Mitleid zu empfinden ist laut Schopenhauer **ein Unmensch**, d.h. jemand der grausam gegenüber anderen Menschen und Tieren³ ist.

² Auch noch Altruismus (selbstlose Denk- und Handlungsweise; Uneigennützigkeit) genannt

³ Schopenhauer schließt die Tiere in seine Mitleidsethik mit ein, denn sie sind in seinen Augen fühlende Wesen, die Leid empfinden können.

9. Kritik an der Mitleidsethik



Mitleid setzt **Betroffenheit durch unmittelbare Anschauung** von fremdem Leid voraus. Fehlt diese unmittelbare Anschauung, so kann ein Handeln aus Mitleid nicht zustande kommen. Der Techniker z.B., der durch Knopfdruck eine Rakete mit einem atomaren Sprengkörper auf eine weit entfernte Stadt abschießt, wird durch keine erfahrbare Anschauung von

millionenfachem Tod und Leid aus Mitleid von seiner Handlung abgehalten werden können.

- Karl-Otto Apel: Mitleid als Nahtugend, 1980

Weshalb sind dem Mitleid laut Karl-Otto Apel Grenzen gesetzt?

10. Fazit: Egoismus, Altruismus und Mitleid

Egoismus	Altruismus
Menschenbild Der Mensch ist von Natur aus böse (Hobbes, u.a.)	Menschenbild Der Mensch ist von Natur aus gut (Rousseau, u.a.)
Verhaltensweisen z.B.: Selbstsucht, Machtstreben, Rücksichtslosigkeit, Ruhmsucht	Verhaltensweisen z.B.: Fürsorge, Liebe, Sympathie, Hingabe
Maßstab des Handelns ist der eigene Vorteil	Maßstab des Handelns sind die Interessen des Gemeinwohls
Egoismus	Mitleid
Wenn ich aus Egoismus helfe, helfe ich nur, um mir selbst ein gutes Gefühl zu geben.	Wenn ich aus Mitleid handle, handle ich völlig selbstlos, und mich interessiert nur das Wohl des anderen.

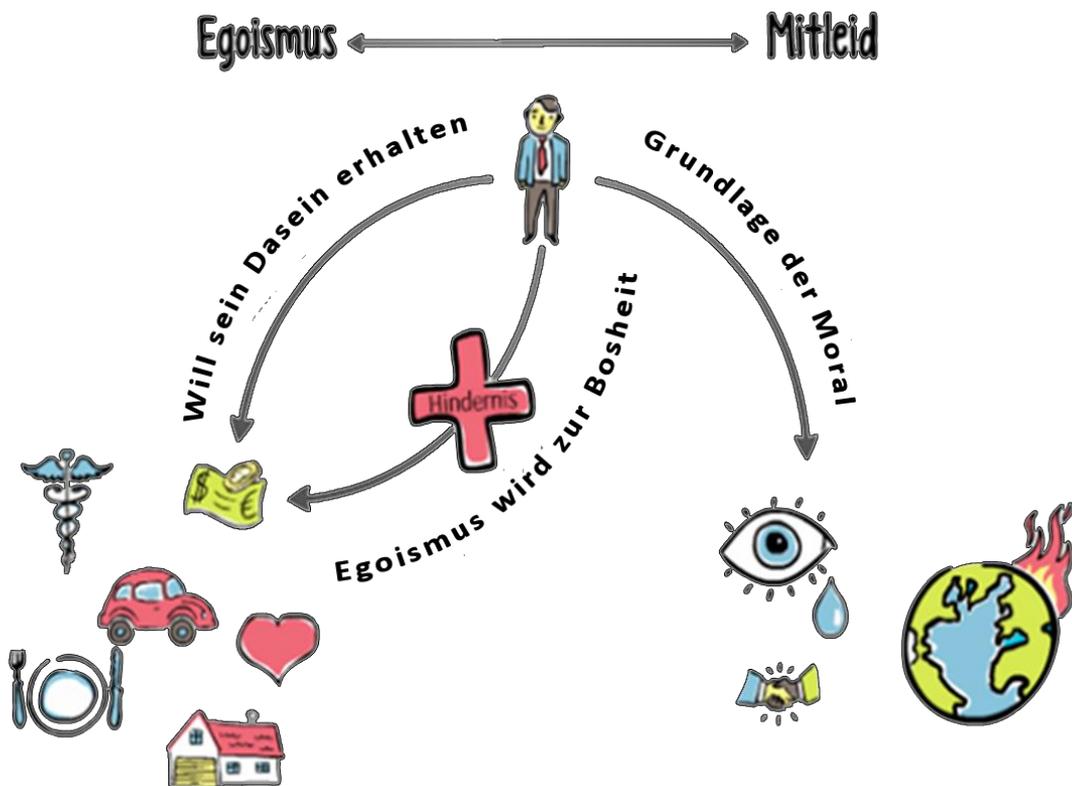
Argumentationsstruktur

Prämisse: Nur jene Handlungen, die das Wohl des anderen erstreben sind moralisch

- Das Wohl des anderen erstreben bedeutet, das eigene Wohl zurückzustellen
- Nur wenn das Leid des Gegenübers zum eigenen Leid wird, ist der Mensch bereit sein eigenes Wohl zurückzustellen
- Das Mitleid ist die Fähigkeit am Leiden eines anderen teilzunehmen

Schlussfolgerung: Nur Handlungen aus Mitleid sind moralische Handlungen

Concept Map



Mill: Der Utilitarismus



John Stuart Mill (1806-1873)

- John Stuart Mill wurde 1806 in London geboren.
- Er war ein überdurchschnittlich begabtes Kind und wurde von seinem Vater zuhause unterrichtet.
- Mit 17 Jahren schließt er sich der ostindischen Kompanie an.
- Mit 20 Jahren litt er unter schweren Depressionen.
- 1861 veröffentlicht er sein Werk "Utilitarianism"
- Ab Ende 1850 arbeitet er als Journalist.
- Mitte der 1860er Jahre setzte er sich als Parlamentsmitglied unter anderem für das Frauenwahlrecht ein.
- Er starb 1873 in Avignon.

Matière à traiter obligatoirement

Le but:

- An utilitarian theory of life

La démarche philosophique:

- An utilitarian foundation of morals
- Greatest Happiness Principle
- Happiness and unhappiness, pleasure and pain
- Teleology, consequentialism, hedonism, eudemonism

1. Jeremy Bentham: Die Messbarkeit der Moral



← Mills Lehrer, Jeremy Bentham, war ein exzentrischer Einsiedler, so scheu, dass er Besuch nur einzeln aushalten konnte. Er hielt als Haustiere Ratten und ein Schwein. Als militanter Atheist meinte er, tote Verwandte sollten nicht begraben, sondern ausgestopft werden und zu Hause als Dekoration dienen. Nach seinem Tod wurde er im University College in London seziert. Sein Skelett befindet sich noch dort: mit Stroh aufgefüttert und Wachskopf.

Für Bentham fehlen Gesetzen und moralischen Prinzipien, die sich auf das persönliche Gewissen, das Naturrecht oder den „gesunden Menschenverstand“ berufen, jede logische oder wissenschaftliche

Begründung. Er versteht den Menschen als Lust-Schmerz-Organismus, der stets Lust sucht und Schmerz meidet. Gesetze und moralische Prinzipien sollten also nur dann befolgt werden, wenn sie die Lust der Menschen steigern. Es wird also damit begonnen „Glückssummen“ zu ermitteln, d.h. es wird gefragt wie intensiv, wie lange, wie wahrscheinlich und mit welchen unerwünschten Nebenwirkungen das Glück auftritt.

1.1. Ein Praxisbeispiel



Die Regierung möchte ein Gesetz zur Abtreibung erarbeiten. Die Öffentlichkeit wird nach ihrer Meinung gefragt, Summen werden berechnet und die Gesetze richten sich danach.

Wenn die Umfrageergebnisse -3,5mio. H-Glückseinheiten, aber +5mio.

H-Glückseinheiten ergeben, wird die Abtreibung legalisiert und gilt als

„gute Sache“. Die Mehrheit bekommt, was sie will, denn Utilitarismus ist demokratisch.

1.2. Eine teleologische Ethik - Konsequenz nicht Motivation

Der Utilitarismus ist eine **teleologische Ethik**, denn für Utilitaristen zählen **nicht die Motive oder Prinzipien einer Handlung (= deontologische Ethik)**, sondern **nur die Folgen**. Das Augenmerk liegt auf der Handlung, nicht auf dem Handelnden. Bentham und Mill behaupten, **menschliche Motive seien nicht sichtbar** oder messbar, die **Folgen jedoch schon**. Daher wird der Utilitarismus manchmal auch als „**Konsequenzialismus**“ bezeichnet.

- ↳ Z.B.: Ein Hirnchirurg und ein Bettler treiben nach einem Schiffsunglück auf einem vollgesogenen Floß, das nur eine Person tragen kann... Indem der Hirnchirurg sein Leben rettet und damit auch seine medizinischen Fähigkeiten, kann er für eine größere Zahl mehr Glück bringen, als der Bettler in seinem zukünftigen Leben es je könnte.

2. Mill: Der Sozialutilitarismus

STATT SICH AUF VAGE IDEEN VON GEFÜHL ODER BEWUSSTSEIN ZU BERUFEN, WIRD FÜR JEDE AKTION KLASSIFIZIERT UND GEMESSEN, WIE VIELE EINHEITEN SCHMERZ ODER WOHLBEFINDEN SIE SCHAFFT.



John Stuart Mill ist einer der Begründer des Utilitarismus (lat.: utilis = nützlich). Diese Lehre beruht auf dem sogenannten **Prinzip der Nützlichkeit**, d.h. der moralische Wert einer Handlung wird an seiner Nützlichkeit gemessen. Der Utilitarismus will die Wege bestimmen, wie ein **Maximum an Glück für die größtmögliche Anzahl an Personen** erreicht werden kann (= Sozialutilitarismus).

Der **Individualutilitarismus** versucht herauszufinden, wie das größtmögliche Glück für das individuelle Glück möglich ist. In seinem Werk *Utilitarianism* versucht Mill, in Bezug auf seine

Vorgänger, wie Jeremy Bentham (1748-1832), auf der einen Seite einige utilitaristische Aussagen zu präzisieren, aber er will diese Theorie auch gegen mögliche Widersacher verteidigen.

John Stuart Mill betont, der Utilitarismus würde sich nicht nach dem Glück des einzelnen richten, sondern nach dem **Glück für die ganze Gesellschaft, wenn nicht sogar der ganzen Menschheit**. Andererseits führt er eine **Hierarchie des Vergnügens** ein: er unterscheidet zwischen **geringeren oder körperlichen Vergnügens und höhergestellten, intellektuellen Vergnügens**. Am Ende gelingt es ihm jedoch nicht eine allgemeingültige Definition des Glücks festzuhalten.

3. Das Nützlichkeitsprinzip

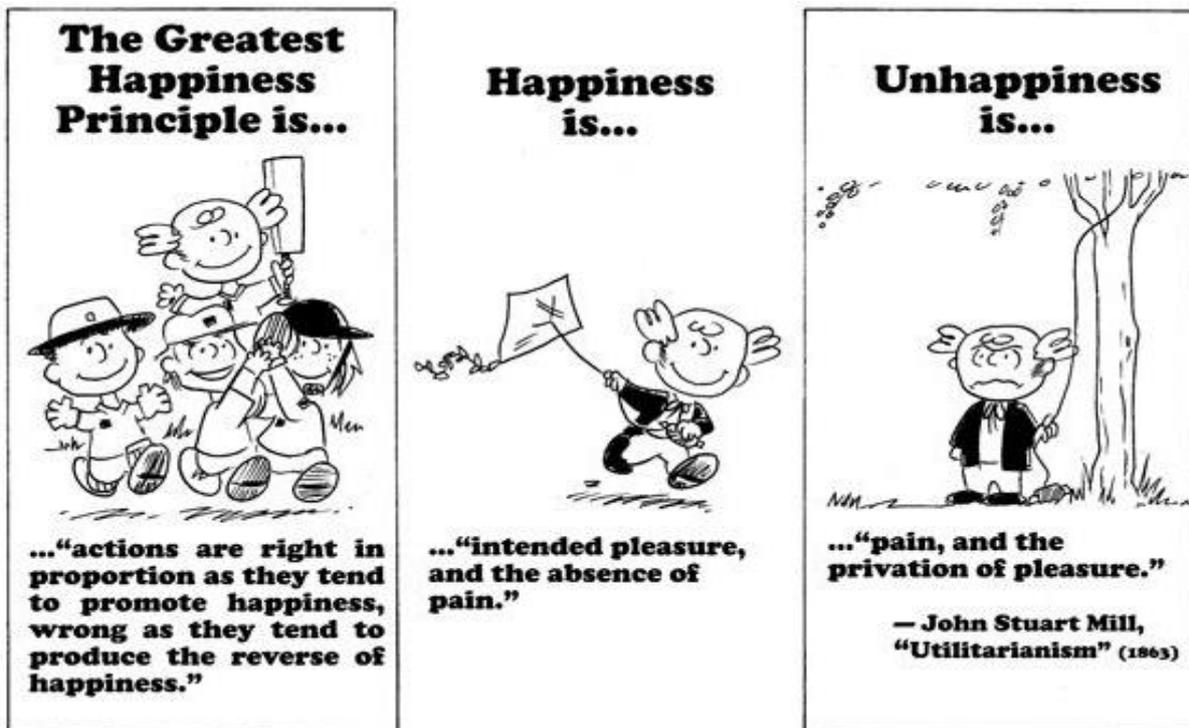
1 Die Lehre, welche als die Grundlage der Moral das Prinzip der Nützlichkeit oder der größten
Glückseligkeit annimmt, hält dafür, dass Handlungen in dem Grade recht sind, als sie auf
Förderung der Glückseligkeit abzielen, und unrecht, insofern sie das Gegenteil der Glückseligkeit
5 bezwecken. Unter Glückseligkeit ist das Vergnügen und die Abwesenheit des Leides verstanden,
unter Unglückseligkeit das Leid und die Abwesenheit des Vergnügens. Um eine klare Einsicht in
das Wesen der moralischen Richtschnur zu geben, welche durch diese Theorie aufgestellt wird,
bedarf es noch einer viel weitläufigeren Auseinandersetzung: insbesondere, welche Dinge die
Theorie unter den Begriffen Leid und Vergnügen begreift, uns bis zu welchem Grade dies noch
10 eine offene Frage bleibt. Aber diese ergänzenden Erläuterungen haben weiter keinen Einfluss
auf die Lebenstheorie, auf welche sich diese Moraltheorie gründet, und die dahin lautet, dass
Vergnügen und Freisein von Leid die einzigen Dinge bleiben, welche als Endzweck
wünschenswert sind, dass alle wünschenswerten Dinge entweder wünschenswert sind um des
Vergnügens willen, welches an ihnen haftet, oder als Mittel zur Förderung des Vergnügens und
zur Verhinderung des Leides. [...]

15 Es ist besser ein unbefriedigtes menschliches Wesen zu sein, als ein befriedigtes Schwein, -
besser ein unbefriedigtes Sokrates als ein befriedigter Dummkopf. Und wenn der Dummkopf
oder das Schwein anderer Meinung ist, so rührt dies eben daher, dass beide die Frage nur von
ihrer eigenen Seite kennen; der andere der in Vergleich kommenden Teile kennt aber beide
Seiten. [...]

20 Nach der Theorie von der größten Glückseligkeit, wie sie oben erklärt wurde, ist der letzte
Endzweck, in Rücksicht auf welchen Willen alle anderen Dinge wünschenswert sind (gleichwohl
ob wir unser eigenes Wohl oder das Anderer ins Auge fassen) ein Dasein, welches so weit als
möglich von Leid frei und so reich als möglich an Genüssen ist, sowohl rücksichtlich der
Quantität, als der Qualität, wobei der Prüfstein der Qualität bei der Abwägung derselben gegen
25 die Quantität den Vorzug abgibt, welcher von Denjenigen gefühlt wird, die von ihren besonderen
Erfahrungen begünstigt und überdies zur Selbsterkenntnis und Selbstbeobachtung geschult, mit
den Hilfsmitteln der Vergleichung am besten versehen sind. Da dies nach der Ansicht der
Utilitarier der Endzweck des menschlichen Handelns ist, so enthält es notwendig auch die
Richtschnur der Moral. Diese letztere kann demnach definiert werden als der Inbegriff der
30 Regeln und Vorschriften für menschliches Verhalten, durch deren Befolgung eine Existenz, wie
sie beschrieben wurde, in der größtmöglichen Ausdehnung allen Menschen gesichert wird, - und
nicht diesen allein, sondern soweit die Natur der Dinge es zulässt, auch für die Gesamtheit der
empfindenden Wesen.

- John Stuart Mill: *Der Utilitarismus (deutsche Übersetzung von Adolf Wahrmund), 1861*

3.1. Glück und Unglück



Für Mill liegt das Fundament der Moral im **Prinzip des größten Glücks** (engl. Greatest Happiness Principle/ fr. principe du plus grand bonheur), mit Hilfe dessen man feststellen kann, ob eine Handlung als moralisch gut oder schlecht bezeichnet werden kann.

Eine Handlung wird als moralisch richtig (engl.: right) angesehen, wenn sie das Glück fördert. Unter **Glück** (engl.: Happiness) versteht Mill „Lust und das Fehlen von Schmerz“. Unter **Unglück** (engl.: unhappiness) versteht er „Schmerz und die Verhinderung von Lust“.

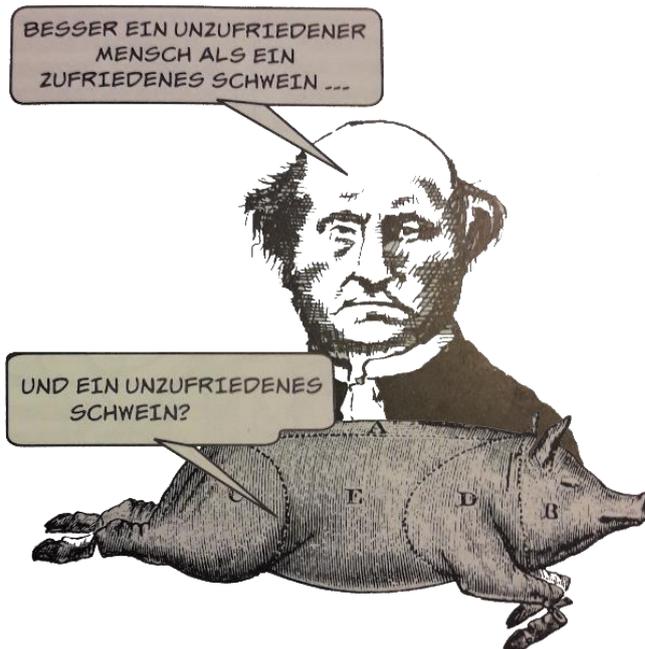
Dieses Prinzip der Nützlichkeit bringt ein **moralisches Kriterium** hervor, welches es uns erlaubt, anhand des verschafften Glücks oder Unglücks, zu bemessen, wann etwas als moralisch richtig oder falsch gilt.

In Bezug auf das Vergnügen können **zwei Fälle** unterschieden werden:

1. Etwas ist wünschenswert, weil es uns auf **direktem Weg** Vergnügen bereitet (z. B. die Gesundheit).
2. Etwas ist wünschenswert, weil es als **Mittel zum Zweck** dient um an etwas Anderes heranzukommen (z. B. Medikamente, um von einer Krankheit zu genesen) oder um Missfallen zu vermeiden.

⇒ Schließlich kann man behaupten, dass alle menschlichen Handlungen das Ziel verfolgen, auf direktem oder indirektem Weg das Vergnügen zu erreichen.

4. Hedonismus - Glück statt Lust



Mill ist sich bewusst, dass seine utilitaristische These **Kritik und Einwänden** ausgesetzt ist. Seine Gegner sind der Meinung, **die Lust (oder das Vergnügen) sei kein edles Ziel**. Mit anderen Worten, behaupten sie, der Utilitarismus, welcher in der Suche nach dem Vergnügen sein höchstes Ziel sieht, sei eine **schändliche und verachtenswerte** Theorie. Die Kritiker bezeichnen die Utilitaristen als **Schweine**, das heißt, ihre Ethik würde sich nur auf die

körperliche Lust, wie essen, trinken und sich begatten beziehen.

Schon die Epikureer sind in der Antike zu Unrecht als **Hedonisten**⁴ beschimpft worden. Allerdings sind laut Epikur (griechischer Philosoph: 341-271 v. Chr.) und seinen Anhängern die **geistigen Vergnügen viel erstrebenswerter als die körperlichen**. In den Augen des antiken Philosophen, beruht das Glück hauptsächlich in der **Seelenruhe**. Unter diesem Gesichtspunkt sollte man die standfesten Vergnügen (also die geistigen) vorziehen und die, welche die Seele beunruhigen (also die körperlichen) meiden. Die Epikureer antworten ihren Gegnern, dass sie es sind, **welche das Vergnügen auf das schlichte körperliche Vergnügen reduzieren**.

Für Epikur, genau wie auch für Mill, ist das Vergnügen (also das Glück) an höherwertige geistige Fähigkeiten gebunden. In dieser Hinsicht stimmte Mill nicht mit Bentham überein. Er hatte Bedenken wegen Benthams eher vulgärer Haltung und **sprach lieber von „Glück“ statt von „Lust“**. Die Menschen benehmen sich nicht wie Schweine und sie beabsichtigen auch nicht nur ihre primitiven Gelüste befriedigen, wie es die Tiere tun. Menschen besitzen edlere Fähigkeiten, wie unter anderem, **intellektuelle oder moralische Fähigkeiten**.

⁴ In der Antike begründete philosophische Lehre, Anschauung, nach der das höchste ethische Prinzip das Streben nach Sinnenlust und -genuss ist, das private Glück in der dauerhaften Erfüllung individueller physischer und psychischer Lust gesehen wird.

5. Die seelischen Vergnügen

Mill hebt **vier Vergnügen** hervor, welche **nur dem Menschen eigen sind** und ihn somit vom Tier unterscheiden:

- a) **Intellektuelle Vergnügen** (z. B.: ein anspruchsvolles Buch lesen oder ein mathematisches Problem lösen)
- b) **Vergnügen der Empfindsamkeit** (z. B.: klassische Musik hören oder ein Kunstwerk aufmerksam betrachten)
- c) **Vergnügen der Vorstellungskraft** (z. B. sich vorstellen, das Abitur schon abgeschlossen zu haben)
- d) **Moralische Vergnügen** (z. B. glücklich darüber zu sein, jemandem geholfen zu haben)

5.1. Die Hierarchie der Vergnügen



Mill führt eine **Hierarchie der Vergnügen** ein, weil es für ihn selbstverständlich scheint, dass einige Vergnügen viel wertvoller sind als andere. Die Vergnügen müssen demnach **bemessen** werden:

- ↳ In dem **unterschiedliche Arten** von Vergnügen unterschieden werden (z. B. der Intellekt, die Empfindsamkeit, die Vorstellungskraft oder auch die Moral).
- ↳ Indem nicht nur die **Quantität, sondern auch die Qualität** der Vergnügen berücksichtigt wird.

Für Mill wäre es absurd, nur die Quantität der Vergnügen zu berücksichtigen, **weil der qualitative Aspekt der Vergnügen für ihn ein viel größeres Gewicht** hat, als der quantitative Aspekt. Da die menschliche Natur Fähigkeiten enthält, welche viel edler sind als die der Tiere, ist auch das Glück des Menschen untrennbar von der Ausübung seiner intellektuellen Fähigkeiten.

5.2. Beispiele

Um seine Überlegung zu festigen, nimmt Mill drei Beispiele:

1. Ein menschliches Wesen ist **nicht bereit seine Stellung mit der eines Tieres zu tauschen**, auch wenn diese Position ihm eine größere Quantität an Vergnügen von geringerer Qualität bringen würde.
2. Kein intelligentes, menschliches Wesen würde **seine Position mit einem Dummkopf tauschen**.
3. Kein empfindsamer und gewissenhafter Mensch würde seine Position mit der **einer egoistischen und niederträchtigen Person tauschen**.

⇒ Deswegen ist es „besser, ein unzufriedener Mensch zu sein, als ein zufriedenes Schwein, besser ein unzufriedener Sokrates, als ein zufriedener Narr.“

Zusatzerläuterung zum Zitat:

Mill nimmt das Beispiel von Sokrates (griechischer Philosoph: 469-399 v. Chr.), weil er ein weiser und intelligenter Mann war. Aber Sokrates war nicht immer so. Wir können davon ausgehen, dass er als Kind auch eher an einer großen Quantität von Vergnügen, als an wenigen qualitativ höheren Vergnügen interessiert war, so wie ein Dummkopf oder ein Schwein. Als erwachsener Mann, bevorzugte er jedoch edlere Vergnügen (z.B. Weisheit und Wahrheit), auch wenn dies bedeute, dass er für seine Taten und Aussagen zum Tode verurteilt wurde. Er kennt demnach beide Seiten. Laut Mill kennen Tiere oder Narren nur eine Seite.

6. Das Prinzip des größten Glücks

Der Utilitarismus schlägt eine Art **hedonistisches Kalkül** vor, durch welches sich **Vergnügen bewerten und bemessen lassen**, sowohl in Bezug auf die **Quantität**, wie auch in Bezug auf die **Qualität**:

- ↪ Was die **Quantität** angeht, so gilt es **intensive und dauerhafte** Vergnügen denen vorzuziehen, welche **moderat und von kurzer Dauer** sind.
- ↪ Was die **Qualität** angeht, so gilt es **höher stehende Vergnügen**, wie die intellektuellen, **den minderwertigen**, z. B. den körperlichen **vorzuziehen**. Ein solches Kalkül richtet sich wohl verstanden an **intelligente Wesen und solche mit Vernunft**, welche auch fähig sind verschiedene Handlungen und die daraus entstehenden Vergnügen zu untersuchen und miteinander zu vergleichen.

Wenn die **Gesamtheit der Regeln** und Grundsätze des menschlichen Verhaltens respektiert wird, dann ermöglicht dies eine **glückliche Existenz der größtmöglichen Anzahl an Personen**. Mill vertritt die Ansicht, der Mensch sei fähig, **seine eigenen persönlichen Interessen zugunsten der Interessen der Allgemeinheit aufzugeben**. Diese Einstellung wird als **Sozialutilitarismus** bezeichnet.

Die utilitaristische Weltanschauung beschränkt sich nicht nur auf die Menschheit, sondern gilt für **alle empfindsamen Lebewesen**, also auch für Tiere. Auch wenn Tiere nicht die gleichen hochwertigen Fähigkeiten besitzen wie der Mensch, **so können sie Vergnügen und Schmerz empfinden**. Da die utilitaristische Ethik Handlungen vorschreibt, die sich **nach dem Vergnügen richten und Schmerz verhindern** sollen, so berücksichtigt sie **auch das Wohlergehen der Tiere**.

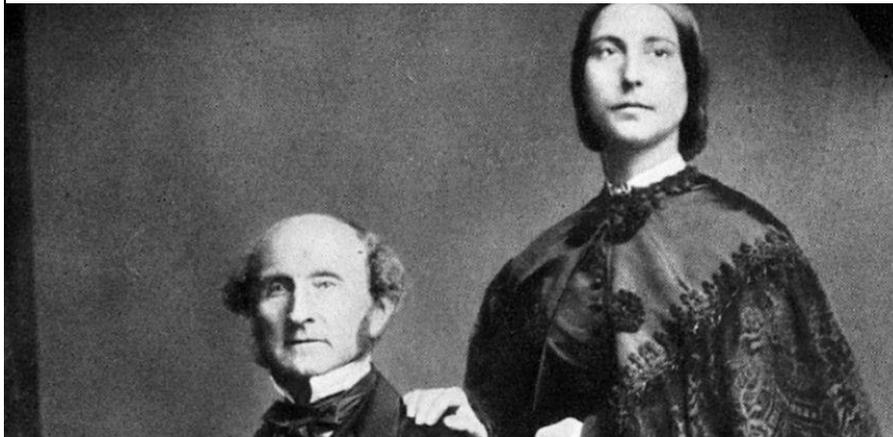
Mills utilitaristische Ethik ist demnach **nicht anthropozentrisch** (gr.:anthropos = der Mensch), sondern **pathozentrisch** (gr. : pathos = das Leid, der Schmerz). Sie bezieht sich demnach nicht nur auf den Menschen, sondern auf alle Lebewesen, die **fähig sind Leid zu empfinden**.

Selbstverständlich können somit die **Interessen der Menschen und die der Tiere in Konflikt** miteinander geraten. In diesem Fall schlägt die utilitaristische Ethik vor, man solle **die Hierarchie der Lebewesen und der Vergnügen respektieren** und die **menschlichen Interessen über die der Tiere stellen** (wohlbedacht darauf, den Tieren kein unnützes Leid zuzufügen).

7. Fazit: Mills Theorie in wenigen Worten

- Jeder hat **das Ziel ein Leben frei von Schmerzen und reich an Zufriedenheit** zu führen.
- Dieser Ansatz ist **altruistisch**, das heißt, er berücksichtigt nicht **nur das eigene Wohl, sondern auch das der anderen**. Auf diese Weise kann das **größtmögliche Glück für die größtmögliche Anzahl** an Personen erreicht werden.
- **Quantität und Qualität der Vergnügen müssen miteinander verglichen werden** (hedonistisches Kalkül). Um diesen Vergleich machen zu können, kann man auf diejenigen zurückgreifen, „die durch ihre Erfahrungsmöglichkeiten und ihre Gewohnheit des Selbstbewusstseins und der Selbstbeobachtung“, geübter in einem solchen Vergleich sind.

Mill und die Frauenrechte



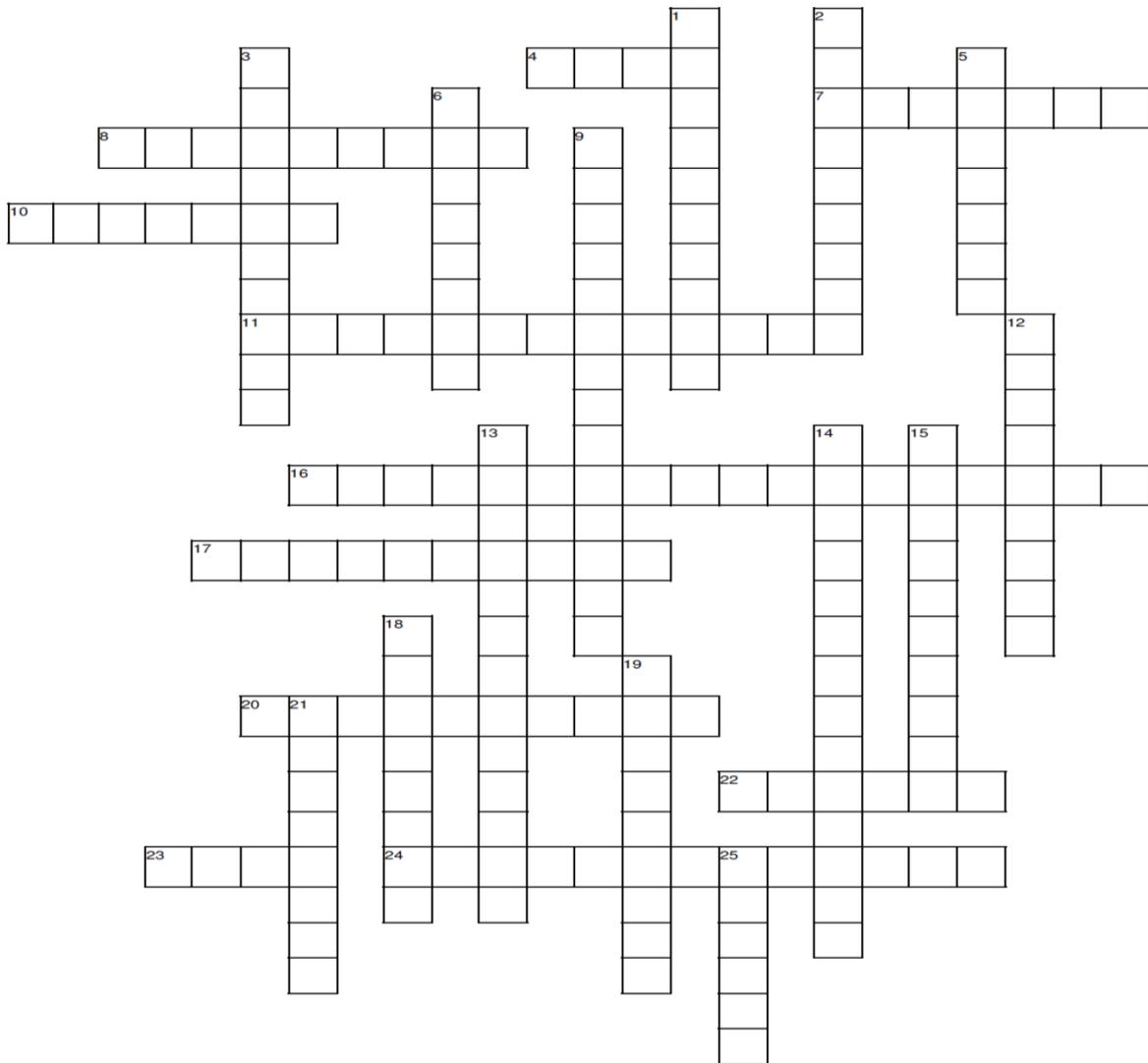
← Unkonventionelle Arbeitsgemeinschaft: John Stuart Mill und Stieftochter Helen Taylor.

John Stuart Mill (1806–1873), der als Klassiker des Liberalismus, und des Utilitarismus bekannt ist, war auch einer der ersten Feministen. Er setzte sich – in seinen Schriften und als Abgeordneter im englischen Parlament – für das Frauenwahlrecht ein. Mills radikaler Liberalismus enthält sogar frühsozialistische Elemente, fordert er doch nicht nur gleiche gesetzliche Rechte für Frauen ein, sondern auch die Verwirklichung eines idealen Modells der Ehe als Partnerschaft ohne hierarchische Unterordnung. Dazu braucht es nach Mill auch eine Erziehung, die Mädchen Selbstachtung und Knaben nicht mehr das Vorurteil männlicher Superiorität vermittelt. Dabei sollen Unterschiede zwischen den Geschlechtern freilich nicht ignoriert werden.

"Er würde viel öfter zustande kommen, wenn die Erziehung sich dieselbe Mühe gäbe, starkgeistige Frauen heranzubilden, als sie jetzt tut, um ihre Heranbildung zu verhindern. (...) Hohe Geisteskräfte werden unter den Frauen so lange zufällige Ausnahmen bleiben, bis ihnen jeder Lebensweg offensteht und bis sie so gut wie die Männer für sich selbst und für die Welt erzogen werden, nicht das eine Geschlecht für das andere."

– John Stuart Mill

Kreuzworträtsel: Ethik (Aristoteles, Schopenhauer, Mill)



Von links nach rechts (ohne Umlaute und Akzente)

4. un penchant amoral (antonyme de vertu)
7. le juste milieu entre deux extrêmes
8. Tugend, die bezüglich der Distanz zu anderen Menschen ab- oder zunimmt
10. la fin ultime de toute action humaine selon Aristote
11. positiv bestimmte Tugend, die einen dazu antreibt anderen zu helfen
16. Ethik, die nicht die Motive, sondern die Handlungsfolgen bewertet
17. Handlungsmotivation nach Schopenhauer
20. Ethik, die das Streben nach Sinneslust und -genuss als höchstes Prinzip ansieht
22. une vertu... est le produit de l'habitude et s'exprime à travers l'action
23. verachtenswertes körperliches oder materielles Vergnügen
24. Ethik, die den Wert moralischer Handlungen an ihrem Nutzen misst

Von oben nach unten

1. Doctrine qui explique l'action humaine à travers des causes finales
2. gefühlsbezogene Kenntnisaufnahme des Leidens oder der Freude anderer
3. Selbstlosigkeit die sich nach der Gemeinwohl anderer Menschen richtet
5. Handlung welche sich nach dem Wohlergehen anderer richtet
6. Schmerz und Verhinderung von Lust
9. Anderes Wort für "Grundtugend"
12. Tranquillité de l'âme
13. negativ bestimmte Tugend, die einen davon abhält anderen Leid zu zufügen
14. Ethik, die sich auf das Leid aller Lebewesen bezieht
15. Anteilnahme am Leid oder an der Freude anderer
18. Handlung die das eigene Wohl will
19. Mill beurteilt den Wert eines Glücks nicht an der Quantität, sondern der...
21. unmittelbare Anteilnahme am Schmerz des anderen nach Schopenhauer
25. fonction spéciale à l'homme selon Aristote

Quiz

Fragen	Richtig	Falsch
Laut Schopenhauer sind helfende Handlungen aus egoistischen Motiven als moralisch wertvoll zu bezeichnen.		
Laut Schopenhauer entstehen moralische Handlungen auf Mitgefühl.		
Selon Aristote le bonheur matériel est la fin ultime de toute action humaine.		
Jeremy Bentham ist ein Individualutilitarist.		
La vertu intellectuelle dépend de l'enseignement.		
Aus utilitaristischer Sicht hat jedes Menschenleben den gleichen Wert.		
Selon Aristote la médiété est une vertu intellectuelle.		
Jeremy Bentham wäre lieber ein unzufriedener Mensch, als ein zufriedenes Schwein.		
Pour Aristote une vie riche et opulente mène à l'eudémonie.		
Être bourreau de travail est une vertu morale.		
Ein Utilitarist würde folgendem Sprichwort zustimmen: „Die Bedürfnisse Vieler sind wichtiger als das Wohl Weniger.“		
Für Mill macht gutes Essen glücklicher als ein gutes Buch zu lesen.		
L'utilitarisme est une éthique téléologique.		
Selon Aristote l'argent est une fin parfaite.		
Das Mitleid ist eine Tugend der Vernunft.		
Selon Aristote faire une bonne action mène au bonheur.		

